

Pierre Pascal et la révolution des soviets

In memoriam P. Pascal (1890-1983)

par Bernard DUPUY

Le 1^{er} juillet 1983 s'est éteint, à l'âge de 93 ans, l'un des plus importants témoins de la révolution d'Octobre, celui que l'on appelait, entre 1918 et 1925, le « bolchevik chrétien », Pierre Pascal. Elève puis condisciple de Paul Boyer, fondateur de l'Ecole française d'études slaves, il fut, on le sait, l'un des rares Français à avoir suivi de l'intérieur tous les événements de la révolution de 1917 et il fut, avec Victor Serge et Boris Souvarine, l'un des analystes les plus pénétrants des mutations qui se produisirent dans le régime communiste au cours de la décennie qui suivit la prise du pouvoir par les soviets.

Dans les dernières années de sa vie, Georges Nivat parvint à convaincre Pierre Pascal de publier enfin (sans modification, sauf quelques précisions ou rectifications, indiquées scrupuleusement par des crochets) les articles de revues ainsi que le journal qu'il avait soigneusement tenu d'abord à Petrograd, entre 1916 et 1918, alors qu'il s'y trouvait en tant qu'attaché de la Mission militaire française, ensuite à Moscou, de 1918 à 1927, où il exerça un rôle à titre personnel. Il travaillait alors au Commissariat aux Affaires étrangères, à l'Internationale communiste, à l'Institut Marx-Engels. Il restera en Union soviétique jusqu'en mars 1933 mais, peu à peu, certainement à partir de 1927, probablement dès 1921, son jugement se modifie de fond en comble. C'est pour lui une crise dramatique. Il garde son amour du peuple, son attachement pour la vie russe, pour la culture russe. Après un moment d'hésitation, il persévère dans ses options et s'astreint à tenir régulièrement son journal. Mais rien de ce qui arrive ne correspond plus à ce qu'il avait attendu, entrevu. Les hommes sont anéantis ; les écrivains sont pourchassés ; les intellectuels s'écrasent. Lui-même n'y résistera pas. Après 1927, il a le souffle coupé, sa voix s'étrangle. Il cesse d'écrire.

Avec le tournant des années trente, c'en est fini ; il est rapatrié et doit quitter la Russie... au moment précis où Gorki, lui, y rentre¹.

Pascal reprend alors le chemin de la France, définitivement. Il y retrouve sa carrière universitaire interrompue, revient à ses chères études russes, à ses élèves de la Sorbonne, à son œuvre de slavisant. Il collabore à la *Critique sociale*, la revue qu'anime Boris Souvarine. Il publie en français *La vie de l'archiprêtre Avvakum* et une grosse thèse sur la crise religieuse russe du XVII^e siècle. Il traduit Dostoïevski et Tolstoï. Il écrit une série d'études où se révèle la remarquable connaissance de l'âme russe qu'il avait acquise au cours de ses séjours sur la terre de Russie.

Comment ce jeune auvergnat catholique, de culture classique, latine², enthousiaste de Joseph de Maistre, parti une première fois à Saint-Petersbourg en 1911 pour y retrouver la trace du savoyard illuminé qui rêvait de convertir la Russie à la foi catholique, comment l'admirateur de Quénet et de Gratieux, l'adepte du catholicisme social et du Sillon de Sangnier, a-t-il pu devenir en un tour de main le militant, le compagnon de la Révolution et l'ami intime de Victor Serge (qui deviendra son beau-frère), de Boris Souvarine et de Jules Humbert-Droz ? Lui qui avait été décoré par Nicolas II à la Stavka de Mohilev, comment a-t-il pu se retrouver par la suite membre de la section française du Parti communiste soviétique, devenir le secrétaire du ministre Tchitchérine et jouer un rôle aux côtés de ce dernier dans la délégation soviétique aux négociations de Gênes ?³ Il sera même défendu par Boukharine en 1922 lorsqu'un tribunal sera constitué pour le mettre en accusation. Cette évolution étonnante ne semble pas avoir causé le moindre drame de conscience au lieutenant Pierre Pascal, qui rencontrait Lénine en semaine et, le dimanche, était un fidèle de la messe latine à la chapelle polonaise. Elle devait en causer davantage au milieu de l'ambassade qu'il fréquentait, qui ne comprenait rien, dans ses calculs stratégiques, aux enjeux en train de se jouer et qui voyait l'avenir tout autrement que lui... La lettre qu'il a adressée à Marcel Martinet le 30 mai 1920⁴ demeurera un document d'histoire pour les générations futures. Elle nous révèle un Pierre Pascal extraordinairement bien informé, d'une lucidité extrême au milieu d'un corps de fonctionnaires et d'offi-

1. Au même moment que les Carnets de Pascal, les éditions L'Age d'homme viennent d'éditer le Journal de Gorki, *Pensées intempestives*, rédigé au cours des mêmes années 1917 et 1918. Le contraste est on ne peut plus frappant. Gorki tonne contre la révolution, fustige le nouvel ordre léniniste, gémit sur la métamorphose de « sa » Russie. Ce Journal avait « disparu » de ses *Œuvres complètes* ; il vient d'être retrouvé... Lire à ce sujet les réflexions de G. NIVAT, « Un russophile, Pierre Pascal » dans *Vers la fin du mythe russe. Essais sur la culture russe, de Gogol à nos jours*, Lausanne, éd. L'Age d'homme, 1982, pp. 182-183, 186.

2. Dans son testament, Pierre Pascal demanda pour ses funérailles une messe en latin avec le *Dies irae*.

3. Cf. *Mon état d'âme*, pp. 49-63.

4. *En communisme*, pp. 157-175.

ciers enfermés dans leurs préjugés et leurs réactions cocardières. Cette attitude lui vaudra d'être expédié à Omsk en Sibérie par le général Lavergne. Il reçoit alors la mission de recruter des troupes, de faire d'Arkhangel un port de transit pour permettre aux soldats de gagner l'ouest et de soutenir les bataillons antisoviétiques. Pascal est pris dans un étau, mais il ne se livre à aucun double jeu et parvient à infléchir l'attitude de la Mission militaire française dans un sens plutôt favorable à la Russie.

C'est sans heurt qu'il avait, comme le dit Georges Nivat, « franchi le Rubicon ». Son adhésion au communisme fut sans doute de nature très idéaliste. Enthousiasmé par Blok (lisant *Les Douze* en avril 1918 dans le journal des Socialistes révolutionnaires, il s'écrie : « Les poètes sont avec nous ! »), il considère le bolchevisme comme une sorte de nouveau christianisme⁵. Il exècre la société bourgeoise et les régimes de tolérance ou de compromis qu'elle a engendrés. Le communisme lui semble pouvoir changer la société et ouvrir un avenir nouveau à l'évangile. Mais Pierre Pascal n'est aucunement un populiste ni un disciple des slavophiles. Il n'est venu à la Révolution ni par une sorte d'adhésion mystique ni par radicalisme politique. C'est par haine de la politique, pour en finir avec une politique basée sur les nationalismes chauvins et les divisions sociales qu'il se lance dans la révolution. Quand, en décembre 1919, il est attaqué par Georges Sadoul, qui n'admet pas qu'on puisse être à la fois communiste et catholique, il se justifie dans une « Déclaration au Comité central » intitulée *Ce que je crois* : « J'ai toujours été par réflexion personnelle internationaliste, anticapitaliste et antiparlementaire »⁶. Ce n'est donc ni par jeu ni à demi-mots qu'il s'est tourné vers les bolcheviks : « Toute l'histoire de la révolution russe, écrit-il dans sa lettre à Marcel Martinet, m'a prouvé et me prouve chaque jour la nécessité de la dictature du prolétariat, la plus rigoureuse et la plus impitoyable, puisque même dépossédée, même subjuguée politiquement, financièrement, économiquement, la bourgeoisie vivace retient encore assez de privilèges, de savoir-faire, d'éducation, de rouerie traditionnelle pour se jouer de mille façons de la classe ouvrière. Que serait-ce alors sans la dictature du prolétariat ? Toute révolution sociale serait condamnée d'avance. Je suivis ainsi par expérience l'école du marxisme, avant de la connaître par les livres⁷. »

Il déteste les cadets, qui veulent instaurer en Russie la démocratie à l'occidentale. Quant aux menchéviks, il suffit de lire ce qu'il dit de l'un d'entre eux, rencontré en 1920 chez Berdiaev, pour connaître ses opinions. Avec son extraordinaire regard sur les personnes et sur les choses, il l'exécute d'un trait de plume : « On donne la parole à Fedor

5. Voir dans *Mon état d'âme*, pp. 41-45, sa traduction et sa présentation de deux poèmes d'Essénine, publiés d'abord dans *Clarté* n° 9, le 15 mars 1922. Cf., à ce sujet, R. POZNANSKI, *Intelligentsia et révolution. Blok, Gorki et Maïakovski face à 1917*, Paris, Anthropos, 1981.

6. *En communisme*, p. 46.

7. *En communisme*, p. 168.

je ne sais quoi (apparence de noceur mondain, jaquette impeccable dont les pans traînent jusqu'à terre), mollement installé sur un fauteuil, dont j'avais remarqué la gourmandise. Un affairiste, un financier, pensais-je. Or, c'est un menchévik, je l'ai appris ensuite... Ce menchévik avec son col, sa cravate, son air crevé de bourgeois cossu, sensuel, noceur, est admirablement typique du parti. Je suis heureux de l'avoir vu⁸. »

Son désenchantement en 1921, lors de l'instauration de la Nep, viendra précisément de ce qu'il constate que la révolution est elle-même tout aussi bourgeoise, tout aussi chauvine, tout aussi politicienne que le régime antérieur et qu'elle en vient à rétablir toutes les tares qu'il avait cru évincées⁹. Elle fait même pis, et il s'en rend compte assez tôt. Car cette révolution, qui se voulait libératrice, instaure et légitime la terreur. En janvier 1920, les soviets proclament l'abolition de la peine de mort. Pascal l'avait souhaitée dès 1917 : « Même saint Thomas, que je parcourais, ne me semble pas assez voir l'idéal. Il justifie la mutilation corporelle, qui était une peine de son temps ; et elle a passé. Pourquoi ne passerait pas la peine de mort, qu'il justifie aussi ?¹⁰ »

Or voici qu'il apprend par une secrétaire à la Direction de la statistique qu'à la nouvelle de la prochaine publication du Décret d'abolition de la peine capitale on a fusillé deux mille personnes séance tenante et qu'on a falsifié les rapports et les communiqués de presse. Il proteste aussitôt contre une telle imposture et s'informe auprès des chefs de la Tcheka, qui le rassurent. Mais plus tard il enquêtera de nouveau et, en 1982, il corrige son journal et ajoute entre crochets : « C'était la secrétaire qui avait dit la vérité »¹¹.

Observateur attentif, non seulement de la politique mais aussi de tout ce qui touche la religion, Pierre Pascal connaissait et fréquentait la liturgie orthodoxe, mais il ne fut pas particulièrement proche de la hiérarchie de l'Eglise¹². Il suit par contre avec beaucoup d'attention le mouvement de réveil théologique et littéraire, il fréquente la maison de Berdiaev, les cercles d'écrivains, Viatcheslav Ivanov¹³, V. Kartachev, qui fut quelque temps ministre des cultes, André Biély. Mais il s'attache surtout à connaître la religion du peuple et c'est de cet inté-

8. *En communisme*, p. 121.

9. *Mon état d'âme*, p. 9.

10. *Mon journal de Russie*, p. 70.

11. *En communisme*, p. 138.

12. Son jugement sur le changement d'attitude de l'Eglise et sur l'« Eglise vivante » est net et tranchant. Cf. *Mon état d'âme*, pp. 93-94. L'histoire de l'Eglise vivante est demeurée mal connue jusqu'à une date récente. Anatole Lévitine Krasnov a écrit un ouvrage important sur cette question en 1978. Par ailleurs, Pierre Pascal fut un de ceux qui eurent connaissance de la *Lettre secrète* de Lénine du 19 mars 1922 sur la nécessité de dissimuler la persécution religieuse, lettre qui n'a jamais paru, pas même dans l'édition des *Œuvres complètes* en 55 volumes. Elle a été publiée en russe dans le *Vestnik* de l'A.C.E.R., n° 98 (1970), pp. 54-57, et traduite en français dans *Plamia*, n° 52 (1979), pp. 49-52.

13. Dont les éditions L'Age d'homme viennent de rééditer le remarquable dialogue avec I. Gerchenson intitulé *Correspondance d'un coin à l'autre*.

rêt que sortira sa grande thèse sur le Raskol. Sa sympathie va au petit groupe des Catholiques de l'Église unie, animée alors par le P. Jean Deibner, qui publie le bulletin *Slavo Istiny*, pour lequel il rédige des articles¹⁴. En fait, c'est à l'unité qu'il aspire. Pour lui, le déchirement de l'unité s'est produit par-dessus la tête du peuple russe, qui peut-être même l'ignore encore. Le peuple ne connaît pas cette désunion et la révolution pourrait tirer un trait sur une déchirure, qui n'a pas de raison d'être.

Jeté dans la révolution, Pascal a-t-il toujours vu clair à son sujet ? A-t-il par la suite estimé qu'à un moment donné il s'était lui-même trompé ? Non, sans aucun doute. Pour lui, la révolution des soviets fut une révolution populaire et nul ne saurait aujourd'hui oublier les espoirs immenses qu'elle a suscités. De cette espérance Pascal fut le témoin incomparable. Mais cette sincérité de la révolution n'a pas empêché le « retour de flamme », comme disait Panaït Istrati, la montée des réflexes de pouvoir, la croissance de l'idéologie. Ce que Pascal a vu, dans la révolution soviétique, ce dont il a témoigné, c'est le peuple, le peuple russe forgeant sa propre histoire¹⁵. Bientôt, il se rend compte que ce qui se produit n'est pas ce que le peuple avait attendu, espéré. « Quelle révolution y a-t-il eu, s'écrie-t-il alors, puisque la malédiction continue à peser et que les hommes sont entre eux séparés ? » En septembre 1923, il écrit une lettre à Rosmer qu'il a intitulée par la suite « Mon état d'âme », expression qui est devenue le titre du tome III de son *Journal de Russie*. Tout le débat sur le communisme, que d'autres vivront seulement en 1936, en 1956 ou en 1968, est déjà là : « Si vous désirez, écrit-il, un parti communiste exempt de politicaille, de mensonge, d'ambitions, de tyrannie, c'est la quadrature du cercle. Etudiant, autrement que d'après les manuels, l'histoire du parti bolchevik, je vois que l'immoralité actuelle a été celle de toujours et pourtant je vous assure que j'étais plutôt prévenu dans le sens contraire. C'est proprement repoussant. Sophismes, ambitions personnelles, intrigues de couloir, disputes byzantines et par-dessus tout le mépris du peuple qui, à ce moment même, fait des grèves désespérées ou meurt en Mandchourie, c'est tout le tableau de ce fameux deuxième congrès et des mois qui l'ont suivi. Martov, Plekhanov, Lenine se valent dans cette histoire, mais Lenine est la force montante, voit plus loin, a plus de sang-froid, une volonté plus logique. C'est tout¹⁶. »

Du grand idéal des journées révolutionnaires, il reste peu de chose à présent. « On a une révolution bourgeoise un peu spéciale : mais

14. Sur cette paroisse russe unie, cf. Paul MAILLEUX, *Entre Rome et Moscou. L'exarque Léonide Féodoroff*, Desclée de Brouwer, coll. « Museum Lessianum », 1966.

15. Le visage de Pierre Pascal a été évoqué dans un autre recueil de souvenirs de cette époque par Marcel BODY, *Un piano en bouleau de Carélie. Mes années de Russie 1917-1927*, Paris, Hachette, 1981.

16. *Mon état d'âme*, p. 114.

alors pourquoi tout ce mensonge, toute cette phraséologie ? Et ensuite il faut toujours chercher la raison : est-ce qu'une révolution communiste est impossible, ou n'est-ce pas plutôt la faute des hommes qui ont accepté le mouvement avec un parti-pris de mépris du peuple et d'épouvante devant lui, si on ne le muselait pas au plus vite ? Mais pourquoi s'est-il laissé museler ?^{17.} »

L'Etat des ouvriers opprime maintenant le peuple. Est-ce là le socialisme ? Pascal reconnaît qu'il ne sait plus désormais ce que le mot veut dire.

Au cours des années décisives, s'il avait analysé de près les hommes, leurs intentions, leurs projets, il avait examiné de moins près les décisions les plus secrètes et les plus radicales de la révolution des soviets ; toutefois, elles ne lui avaient pas échappé complètement. En 1927, en Russie même, il commencera à se pencher sur ses aspects législatifs. Il traduit alors la Constitution de 1925 et il découvre un article, rédigé en 1918, disant que, dans l'intérêt de la révolution, des individus ou des groupes peuvent être sacrifiés et privés des libertés fondamentales^{18.} Dès 1918, cet article avait bel et bien été promulgué, mais on ne voulait pas l'entendre ni le voir. Il était là, déjà prêt à produire ses effets. Mais on était alors dans la révolution ; on n'en avait pas encore été la victime. On était encore dans le rêve, on ne voyait pas la réalité. Dans les dernières pages de ses Carnets, en 1927, Pascal relit la *Terreur rouge*, feuille publiée par la Tcheka en novembre 1918 et qui menaçait les opposants d'extermination. Il écrit : « Il y avait alors... une sorte de sincérité populaire et un esprit de système tout intellectuel. *Quel contraste avec le moment actuel !* » 1917-1983 : Quel contraste... Entre ces deux dates, on assiste au changement de regard de Pascal et on reste stupéfait de son silence définitif sur la révolution en laquelle il avait tant mis d'espoir^{19.} L'œuvre considérable qu'il a laissée témoigne d'une étonnante lucidité et en dit long sur le passage du bolchevisme au stalinisme, sur ce qu'il faudra bien considérer comme un immense, un incroyable détournement.

PRINCIPALES ŒUVRES DE PIERRE PASCAL

- *Lettres d'un communiste*, Paris, 1921.
- *En Russie rouge*, Paris, éd. de la Librairie de l'Humanité, 1921, 87 pp. ; 2° éd. 1924.
- « Résultats moraux de l'Etat soviétique » paru dans *Cahiers du Travail*, avril 1921 ; réimprimé dans *En communisme* (cf. ci-après), pp. 175-200.

17. *Mon état d'âme*, p. 115.

18. *Russie 1927*, p. 235.

19. Cf. Pierre PACHET, « Pierre Pascal ou l'histoire d'un regard » dans *Esprit*, n° 1667, avril 1983, pp. 152-159.

- *Mon journal de Russie*, Lausanne, L'Age d'Homme, collection « Slavica ».
 - Tome I. *A la mission militaire française 1916-1918*. Préface de Jean Laloy, 1975, 358 pp.
 - Tome II. *En communisme, 1918-1921*, 1977, 227 pp.
 - Tome III. *Mon état d'âme, 1922-1926*, 1982, 240 pp.
 - Tome IV. *Russie 1927*, 1982, 294 pp.
- Traductions :
 - Dostoïevski, *L'adolescent* (Paris, Gallimard) ;
 - Tolstoï, *Les Cosaques* (Paris, Gallimard) ;
 - Archimandrite Spiridon, *Mes missions en Sibérie* (Paris, Le Cerf).
- *Pages choisies de Lénine*, 1926, 1927 et 1929.
- De 1931 à 1934, Pascal a collaboré à la rédaction de la *Critique sociale* de Boris Souvarine, en y donnant surtout des comptes rendus d'ouvrages et de revues. La collection de la *Critique sociale* vient d'être rééditée en un volume cartonné, Paris, éd. de la Différence, 1983.
- « Le paysan dans l'Histoire de Russie, d'après un ouvrage récent », extrait de la *Revue historique*, t. CLXIII (1934), Paris, F. Alcan, 1934, 68 pp.
- « La civilisation paysanne en Russie. I » dans *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, 1937, n° 1, pp. 53-66.
- « De Pierre le Grand à Lénine » (conférence donnée à la Faculté des Lettres de Lille, 20 mars 1927) dans *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, nouvelle série, fasc. 19 (15 juillet 1937), pp. 294-308.
- *Avvakum et les débuts du Raskol*, Paris, éd. Istina, coll. « Russie et chrétienté », 1938, xxv et 618 pp. (rééd. Paris, Mouton, 1963).
- *La vie de l'archiprêtre Avvakum, écrite par lui-même*, traduite du vieux-russe en français, Paris, Gallimard, 1938, 240 pp.
- « Un pauvre homme, grand fondateur, Ephrem Potemkin », dans *Mélanges en l'honneur de Jules Legras*, Paris, Institut d'études slaves, XVII, 1939, 9 pp.
- *Les belles morts*, textes recueillis et présentés par P. Pascal, Paris, Gallimard, 1941, 61 pp.
- *Histoire de la Russie, des origines à 1917*, Paris, P.U.F., 1946, 136 pp.
- *Cours de russe* (cours ronéotypé), Paris, Ecole Nationale des langues et civilisations orientales, 1946, 265 pp.
- *Dostoïevski. L'homme et l'œuvre*, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. « Slavica », 1970, 370 pp.
- *Les grands courants de la pensée russe contemporaine*, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. « Slavica », 1971, 93 pp.
- *La religion du peuple russe* (La civilisation paysanne en Russie. II), Lausanne, L'Age d'Homme, coll. « Slavica », 1973, 154 pp.

Jean GAUVIN (Jean Laloy) a dédié à Pierre Pascal la traduction des célèbres *Récits d'un pèlerin russe*.

Un volume de « Mélanges » a été consacré à Pierre Pascal par la *Revue des études slaves* en 1982.